

expressions



CENTRE FORA

2 \$

partagées par les
apprenantes et les
apprenants adultes
franco-ontariens



expressions 3

Publié par le



CENTRE FORA

(Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation)

533, rue Notre-Dame

Sudbury (Ontario)

P3C 5L1

Téléphone : (705) 673-7033

Télécopieur : (705) 673-5520

Page couverture et illustrations :
Groupe Signature Group Inc.

Mise en pages :
Groupe Signature Group Inc.

Traitement de texte :
Monique Lacasse, Marguerite Lapalme

Coordination :
Lucie Charron, Yolande Clément

Après l'achat du premier exemplaire, le Centre FORA permet la reproduction des histoires publiées dans *Expressions 3*.

ISBN 1-895336-46-5

Introduction

À chaque année, le Centre FORA (Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation) invite les apprenantes et les apprenants franco-ontariens qui participent aux ateliers d'alphabétisation à partager par écrit leurs histoires personnelles. *Expressions 3* est le résultat de cette invitation.

Publié en 1991, *Expressions 1* compte 13 textes. *Expressions 2*, publié en 1992, en compte 28. Cette année, le Centre FORA est heureux de partager 45 textes provenant de dix-huit groupes populaires d'alphabétisation, conseils scolaires ou sections de langue française et de collèges communautaires de la province de l'Ontario.

Le Centre FORA remercie toutes les personnes qui ont participé à cette publication. Grâce à vous, ce livre est possible. Également, nous remercions le ministère de l'Éducation et de la Formation de l'Ontario et le Secrétariat national à l'alphabétisation du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté Canada pour la confiance qu'ils nous témoignent par leur appui financier.

Yolande Clément
Directrice

Table des matières

Aventures	7
La cousine féroce	9
Mon voyage de chasse	11
Une inondation	13
Mon enfance	15
Mon voyage dans le nord	16
Ma sœur se débarrasse d'un cadavre	17
Le doré sauveur	19
Mon aventure en chaloupe	21
Le secours	22
Occasions spéciales	25
Nostalgie du bon vieux temps	27
L'importance de savoir	29
Mes Noël's d'antan	32
Les culottes déchirées	34
La couture	35
Les traditions alimentaires de mon enfance	36
L'hiver	37
La réunion de la famille Plante	38
Le déménagement	40
Expériences en alphabétisation	43
Le poste de radio CFRH	45
Ma visite à la bibliothèque	46
A & P	47
Atelier d'Alpha-Amicale	48
Un dernier secret	49
Retour aux études	51
L'histoire de ma vie	54
De retour à l'école	56
Être débrouillard	58
Aujourd'hui, je suis convaincu!	60
Jamais trop tard	62
Une anglophone qui vit en français	63
L'exode de retour	64
Un brin d'espoir	66
Réflexions	69
Un passe-temps profitable	71
La tradition alimentaire de mon enfance	73
Mon enfance	74
Souriez! Dieu vous aime	75
Le rêve de ma vie	76
Le réconfort de notre français	78
Le rejet de ma mère	79
La vie	80
Une grenouille ou un crapaud	81
Ma marche rapide	82
Ah! Ces patates pilées... ..	83
Ma sœur, Nicole, et moi	85
Qui suis-je?	86



Aventures

La cousine féroce

Durant l'été, notre famille aime bien faire du camping. Un jour en faisant l'exploration du terrain de camping, mon mari rencontre un gros berger allemand. Ce chien sent son territoire envahi; alors, il part à la chasse de mon mari.

Ayant déjà été propriétaire d'un chien auparavant, mon mari n'en avait pas peur. Il lui dit quelques fois de partir et il continue son chemin. Le chien n'est pas découragé. Il saute sur mon mari et mord le dessus de sa fesse, tout près de la ceinture. Mon mari mesure six pieds, alors cette morsure était pas mal haute. Nous avons nettoyé la coupure et mis un bandage papillon. Il aurait dû avoir un point de suture, mais nous étions à 45 milles de l'hôpital. Après une enquête, on apprend que le chien n'avait pas la rage. Nous avons peur d'être obligés d'amener mon mari à l'hôpital.

Nous trouvons cette histoire très drôle. Quelques jours plus tard, la parenté vient nous rejoindre pour faire du camping. Quand mon mari n'y était pas, on leur a raconté l'histoire du chien. Nous nous mettons à rire. Ma sœur et ma cousine pensent à un plan d'action et attendent le retour de mon mari.

Aussitôt que mon mari les approche et se tourne le dos, les deux partent après lui en aboyant. Il fait un saut et ma cousine lui prend une mordée sur la fesse. Il hurle : «Ouuuuuuuuch!» Sans s'en apercevoir, ma cousine l'a mordu plus fort qu'elle ne le croyait. Il se frottait la fesse et se plaignait : «Cela fait plus mal que la morsure du chien.» Je lui fais baisser sa culotte. À ma surprise, je vois une empreinte complète de dents sur la fesse. «Quelle est féroce, ta cousine», me dit-il. Et nous éclatons tous de rire.

Deux années ont passé depuis ce jour. Même encore de temps à autre, ma sœur et ma cousine passent près de mon mari et commencent à aboyer. Il se protège les fesses et fait attention près d'elles.

Jacqueline Cormier

L'Arc-en-ciel de l'alphabet
Manitouwadge (Ontario)

Mon voyage de chasse

L'année passée, j'ai gagné un voyage d'une semaine à la pourvoirie Lasalle. Une pourvoirie est un lieu qui organise des parties de chasse et de pêche.

Les quatre membres de notre famille sommes partis en avion vendredi matin. L'avion a améri sur un lac calme comme un miroir. Sur le bord du lac, il y avait une femelle orignal avec ses deux veaux. Le guide était sur le quai. Il nous attendait pour nous faire visiter notre chalet et nous présenter le chef cuisinier pour la bouffe.

Le lendemain matin, nous étions prêts pour la chasse. Mon père et moi sommes allés au lac Lointain. Ma mère et mon frère sont allés au lac L'Orignal. Mais on n'a rien vu durant la première journée.

Il y avait une grosse gelée blanche. On était confiant pour commencer la deuxième journée. Alors, on est retourné au lac. Mon père a décidé de lâcher un petit «call». Cinq minutes plus tard, un «buck» a répondu du flanc de la montagne. Il était très malin et descendait la montagne à grande course. En descendant, il cassait des branches et il déracinait des arbres.

À un moment donné, il n'y avait plus rien. On a attendu environ quinze minutes. Ensuite, on a décidé d'aller voir. Au moment de sortir de nos cachettes, un beau gros «buck» est apparu devant nos yeux, à environ 75 pieds de nous. Nous l'avons regardé pendant deux à trois minutes et après : bang, bang, bang, bang. Nous avons tiré deux coups chacun. Nous l'avons vu tomber. C'était très impressionnant. On l'a ouvert, puis on est allé chercher ma mère, mon frère et le guide.

On l'a sorti à l'aide d'un quatre roues motrices (4 par 4). C'était très facile! Nous avons pendu le «buck» au chalet. Le reste de la semaine, nous avons chassé la perdrix et nous en avons tué une trentaine.

Le samedi matin, on a pris l'avion pour la ville. On était bien content de notre chasse fructueuse.

Stéphane Gagnon

Collège Cambrian

Classe d'entrée

Sudbury (Ontario)

Une inondation

Je demeurais à Chrysler, un petit village situé sur les bords de la rivière Nation à 30 milles à l'est d'Ottawa.

En ce mercredi 7 avril 1976, nous nous préparions en vitesse à arrêter l'inondation qui nous avait pris par surprise. Mon garçon s'empressait d'enlever les tuyaux du moteur de la pompe à eau. Il m'a demandé d'aller chercher un contenant en haut. En montant, j'ai regardé par la fenêtre. J'ai vu une grosse vague d'eau qui traversait le chemin et s'en venait vers nous. Mon garçon a juste eu le temps de couper le tuyau, monter le moteur en haut et fermer l'électricité.

En sortant de la maison, nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Il fallait marcher entre les blocs de glace jusqu'à la côte. Il y avait de quatre à cinq pieds d'eau. Chez nous, la fondation était haute. L'eau n'atteignait pas le premier plancher, mais le sous-sol se remplissait. Ma laveuse, ma sècheuse et mon congélateur étaient tournés sur le côté. Les beignes et les gâteaux se promenaient sur l'eau.

Mon voisin, un homme âgé, ne voulait pas sortir de sa maison. Alors, il est monté en haut. Il a fallu le sortir par la fenêtre et l'aider à embarquer dans une chaloupe. L'inondation a duré trois jours.

Il y a eu une autre inondation en 1982. Cette fois, j'avais déménagé ma laveuse, ma sécheuse et mon congélateur au premier étage. Après l'inondation de 1982, la construction d'un barrage a mis fin aux inondations.

Monique Poirier

Centre Moi, j'apprends

St-Albert (Ontario)

Mon enfance

Quand je pense à mon enfance, j'ai beaucoup d'aventures à raconter.

J'ai été élevée sur une ferme à La Reine en Abitibi, avec trois sœurs et deux frères. Nous étions assez souvent dans le trouble. Un jour, mon frère et moi avons décidé de faire une omelette mêlée de sable avec tous les œufs du poulailler du voisin. Étant la plus petite à cinq ans, je m'en suis sauvée, mais pas mon frère.

Une autre fois, nous étions sur le bord de la rivière même s'il était défendu d'y aller. Ma sœur marchait sur un tronc d'arbre qui flottait dans l'eau. Comme le courant était fort, elle est tombée à l'eau. Mon frère voulant la sauver est tombé lui aussi. Je suis retournée à la maison. J'ai ramené deux chevaux avec moi pensant qu'ils pouvaient m'aider. Tout a bien fini; moi, j'ai marché pour revenir à la maison. Mon frère et ma sœur étaient sur le dos des chevaux.

Quand il y a une réunion de famille, nous nous racontons nos bons et nos mauvais coups. Nous nous amusons et rions beaucoup. Ce sont des souvenirs inoubliables.

Bibiane Larose

La Magie des Lettres

Vanier (Ontario)

Mon voyage dans le nord

Je prenais l'avion pour la première fois, de Charlo, Nouveau-Brunswick, à Sept-Îles, Québec. Là, je changeais d'avion pour Schefferville. J'avais bien peur de me tromper et de partir en avion pour la Chine! Je me suis informé auprès d'au moins vingt personnes pour savoir si je prenais le bon avion. Un peu plus tard, on m'a dit qu'il n'y avait qu'un seul avion qui se rendait là. J'en ai bien ri, mais pas à ce moment-là.

J'allais rejoindre ma fiancée à Schefferville. Elle était montée avec sa sœur qui demeurait là. En fin de compte, je suis resté là pendant treize ans, travaillant dans les mines de fer. L'*Iron Ore Company of Canada* était dirigée par le président Brian Mulroney. Il ferma les mines en 1983. Je suis retourné à Charlo en voiture. C'était plus rassurant!

Laurent Laplante

Alpha-Toronto

Toronto (Ontario)

Ma sœur se débarrasse d'un cadavre

Nous sommes en 1958 et j'ai cinq ans. Je demeure avec ma famille dans une grande maison chauffée au poêle à bois.

Notre petite chienne, Tiny, une chihuahua, est enceinte. Elle se repose dans une boîte de carton placée près du poêle.

Tout à coup, elle commence à souffler rapidement. Sa langue est sortie, et la salive dégoutte. Les douleurs d'accouchement commencent. Ma sœur, Mariette, âgée de 14 ans, me fait approcher de la chienne. Elle m'encourage à la flatter, à la consoler et à lui dire des mots doux. Mes parents sont sortis et je me fie alors à ma grande sœur.

Voir ma petite chienne souffrir me crève le cœur. Je pleure et je me penche près de sa tête. Je lui fais des caresses et je lui répète en sanglotant : «Tiny, je t'aime, ne meurs pas.» Mes trois sœurs et moi-même formons un cercle autour de la boîte de Tiny. Mariette commence une prière. Imaginez-vous, une prière à saint François d'Assise. Nous prions avec ardeur. Il nous semble que des heures passent.

Pauvre Tiny, elle est épuisée! Enfin, un chiot apparaît. Je flatte la tête de ma petite chienne. Quelques minutes plus tard, un deuxième chiot, puis un troisième! Tiny semble plus calme. Je la regarde avec tendresse. De nouveau, je la flatte. Comme elle est douce! Comme je l'aime!

Soudainement, Tiny gémit. Je crie à ma sœur : «Viens vite! Un autre chiot sort!» Ce chiot est beaucoup trop gros pour Tiny. Ma sœur téléphone au vétérinaire. Il lui dit que si le chiot ne sort pas, il devra donner une piqûre à Tiny pour l'endormir. Mariette sait bien que l'endormir veut dire mourir.

Mariette nous demande de prier encore une fois. Les yeux de Tiny sont vitrés. Ma sœur, le visage dur, s'approche du panier. Elle prend la tête du chiot et d'un seul coup sort le petit chien. Comme je suis soulagée! Je regarde le dernier. Il est mort. Que faire du cadavre? Ma sœur regarde le poêle à bois. Elle nous dit : «Ne pleurez pas : il n'y a qu'une solution.» Elle ouvre le rond du poêle et met le chiot dans le feu ardent.

Fatiguée mais satisfaite, Mariette remercie ses sœurs pour les prières à saint François d'Assise. C'est bien notre dévotion qui a sauvé la vie de Tiny. Moi, j'entends toujours le feu craquer!

Les portières de l'auto se ferment, et nos parents arrivent. «Papa, maman, venez voir, Tiny a eu des petits chiens!»

Nicole Bigras
Centre Alpha-Culturel
Sudbury (Ontario)

Le doré sauveur

Le matin du 2 juillet 1992, mon mari Ronald et mon garçon Louis sont allés à la pêche au doré. Ils étaient accompagnés de son beau-frère Michel, ses deux garçons Robert et Shawn, son frère Ken, et leur père, Monsieur Gervais. Ils se sont tous rendus au barrage hydro-électrique Kipling à 35 km au nord de Kapuskasing.

Le premier soir et le lendemain matin, ça ne mordait pas beaucoup. Vers onze heures, Ronald, Michel et Ken sont allés plus loin sur la rivière. Il pleuvait et les trois garçons jouaient aux cartes dans la roulotte pendant que Monsieur Gervais se reposait.

Vers quatre heures et demie, Ronald se mit à crier parce qu'il avait attrapé son premier doré. Tout à coup, les trois enfants l'ont entendu. Ils sont sortis avec Monsieur Gervais. Ils sont descendus au bord de l'eau, mais les trois hommes n'étaient pas là. Les garçons et le grand-père sont restés au bord de l'eau pour pêcher.

Trente minutes plus tard, ils ont vu de la fumée. Ils sont montés pour aller voir. La roulotte et le camion de Ronald étaient en feu! Monsieur Gervais est redescendu pour attendre le retour des pêcheurs.

Quand les trois sont arrivés vers six heures, le grand-père leur a dit : «La roulotte de Ronald a brûlé, mais personne n'est blessé!» Ronald croyait que c'était une farce. En remontant, il a vu sa roulotte et son camion qui fumaient encore.

Le cri de Ronald en attrapant le doré a sauvé la vie des quatre autres dans la roulotte.

Louise Labelle

Centre Alpha-Culturel

Sudbury (Ontario)

Mon aventure en chaloupe

Un beau matin d'été, je décide de louer une chaloupe pour aller à la pêche. Je me réveille à six heures du matin. Je demande à mon frère s'il veut venir avec moi. Il me dit non car il est trop de bonne heure et il a un rendez-vous chez le docteur.

Aussitôt que je suis habillé, c'est le départ! J'embarque dans la chaloupe et pars le moteur. Quelle belle journée ça va être aujourd'hui! Je pars pour la pêche sur le fleuve Saint-Laurent. J'avais fait trois kilomètres quand tout à coup le moteur arrête. J'essaie de repartir le moteur, mais rien ne fonctionne. Je vérifie tout et je m'aperçois que j'ai oublié d'installer le réservoir d'essence.

Alors, que pensez-vous que j'ai fait de ma belle journée de pêche? Et bien, imaginez-vous que j'ai ramé pour revenir sur la rive. Cré Jean, ceci a été une très bonne leçon.

Jean Jean-Louis

Centre d'alphabétisation
de Prescott

Hawkesbury (Ontario)

Le secours

J'habite un édifice de plusieurs appartements, au centre-ville à Sudbury.

Un soir, mon ami Don et moi revenons tard d'une sortie. Au premier étage, nous apercevons plusieurs locataires regroupés.

- Que se passe-t-il? demande Don à un locataire.

- J'ai vu une fumée noire sortir de l'appartement 108. J'ai frappé à la porte plusieurs fois, mais personne n'a répondu.

Tout à coup, une jeune fille sort de l'appartement en toussant et en pleurant. Il y a de la fumée partout. Je cours dans l'appartement. J'aperçois un poêlon en feu sur la cuisinière. Je crie à Don :

- Signale le numéro d'urgence 911.

Je prends une serviette et j'enveloppe le poêlon. Je la place dans l'évier. Ensuite, je ferme le bouton de commande.

Tout éméchée, la locataire de l'appartement se lève lentement. Elle est reconnue pour aimer prendre son petit coup. Dans son ivresse, elle me dispute d'être dans son appartement. Elle ne comprend pas que je lui ai sauvé la vie.

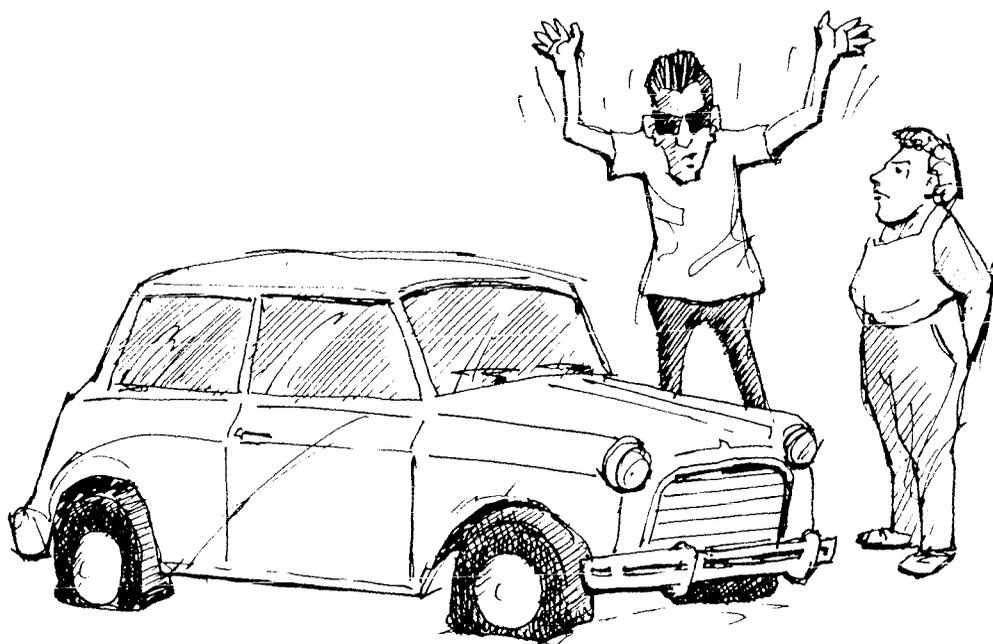
Tout à coup, la sirène des pompiers nous crève les oreilles. Plusieurs locataires me remercient. D'autres serrent la main de mon ami Don.

Malgré l'ingratitude de cette dame, je suis fière d'avoir épargné des malaises et des dégâts aux résidents de cet édifice.

Louise Coulombe

Centre Alpha-Culturel

Sudbury (Ontario)



**Occasions
spéciales**

Nostalgie du bon vieux temps

Dans les années 50, mon mari achète une auto de marque Austin. Cette voiture est petite et ne coûte pas cher en essence. Comme nous sommes fiers de notre bagnole!

Nous voulons partager notre joie. Nous invitons le frère de mon mari et toute sa famille pour une randonnée. Huit personnes s'entassent dans notre petite voiture. On se balade tout l'après-midi. On se rend au lac Kamaskogia pour un pique-nique. Les enfants se baignent et nous mangeons tous ensemble notre goûter.

À la brunante, les maringouins, gros comme le poing, nous attaquent de tous les côtés. Nous décidons de revenir à la maison. Quelle horreur! L'auto était prise dans la boue. De peine et de misère, on vient à bout de sortir de ce pétrin. Tous heureux, on reprend la route. Malheur! L'auto tire d'un côté. Ah non! C'est une crevaision! On n'a pas de pneu de rechange.

- Inquiète-toi pas, ma *toune*, je vais organiser ça.

De peine et de misère, mon mari et son frère collent une pièce de caoutchouc sur le trou, remettent le pneu et nous repartons. Un peu plus loin, le même malheur, la même peine, la même misère. Les hommes réparent de nouveau le pneu. C'est le comble! Une troisième crevaison!

- Lorenzo, qu'est-ce qu'on va faire? Il ne reste plus rien pour réparer le pneu?

- Inquiète-toi pas, ma *toune*, je vais penser à quelque chose.

Jamais mal pris, mon mari remplit le pneu avec toutes les vieilles guenilles que je peux lui donner.

C'est ainsi que nous sommes revenus chez nous, les guenilles au vent, les enfants endormis et les parents satisfaits.

Vive le bon vieux temps!

Madeleine Moreau
Centre Alpha-Culturel
Sudbury (Ontario)

L'importance de savoir

En décembre 1992, le groupe de l'Association comité liturgie engagé (ACLE), dont je suis membre, a été invité à une rencontre pour célébrer la journée mondiale du SIDA. Le thème de la rencontre était «Si on injectait davantage d'amour». La rencontre était au Collège Notre-Dame à Sudbury. Elle était organisée par le Groupe d'appui VIH-SIDA de Sudbury.

J'étais intéressée à y participer, car je voulais avoir plus d'information à ce sujet. Je voulais savoir ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai au sujet du SIDA. J'avais très peur d'attraper cette maladie, car je n'étais pas bien renseignée. J'ai appris que le SIDA est une maladie causée par un virus. Ce virus attaque le système immunitaire du corps. Ça peut être mortel pour une personne atteinte du SIDA d'avoir un rhume ou la grippe. C'est très sérieux!

À la rencontre, j'ai reçu un petit ruban rouge qui représente notre appui à continuer la lutte contre le SIDA. Durant la soirée, nous avons eu de beaux chants, une petite pièce de théâtre, un témoignage, une session de discussion et une cérémonie de la Lumière.

Le «skit» m'a aidé à comprendre davantage la maladie. Des comédiens ont expliqué les problèmes et les peurs des familles qui doivent faire face au SIDA. Une personne a partagé son témoignage et ses expériences de vivre avec le SIDA. Elle a expliqué ses souffrances et la peur d'être abandonnée et rejetée par les gens qu'elle aime. Aussi, elle a exprimé sa peur de la mort.

Quelques médecins ont répondu aux questions posées durant la période de discussion. Ils ont renseigné les gens sur les précautions à prendre pour prévenir le SIDA. On ne doit pas avoir de relations sexuelles sans protection. On ne doit pas échanger des seringues, car elles peuvent être infectées.

La cérémonie de la Lumière a été très spéciale pour moi. Sur l'estrade, il y avait un gros cœur signifiant l'amour et la paix pour le SIDA. Un groupe de personnes déposaient des lampions dans le cœur le long de l'estrade. Dans l'obscurité de la salle, j'ai prié dans le silence complet pour mieux comprendre les gens atteints du SIDA.

Aussi, j'ai participé à une danse au rythme de la chanson principale *Je voudrais*. Cela veut dire : Je voudrais vivre, je voudrais l'amour, je voudrais comprendre, je voudrais la paix.

Maintenant, je comprends le SIDA un peu plus. J'ai bien apprécié cette rencontre. Il est important de réfléchir et de s'informer. C'est la seule façon d'avoir une vie saine.

Hélène Audette

Le Centre Jarrett

Conseil des écoles

séparées catholiques

Sudbury (Ontario)

Mes Noëls d'antan

Quand j'étais jeune, je ne vivais que pour les joies que m'apportait ce temps heureux de ma jeunesse.

Deux semaines avant les vacances de Noël, je trépignais sans cesse. Ma valise était déjà faite et j'étais prêt à partir vers Pontiac pour visiter mes grands-parents.

Le jour du départ, je me rendais à la gare Union d'Ottawa et prenais le train à vapeur. Le trajet me semblait toujours long. Les dix arrêts avant de parvenir à Campbell's-Bay étaient tous remplis de surprises. Certains voyageurs m'apparaissaient étranges avec leurs bagages et leurs cadeaux de toutes sortes. Ils étaient tous très joyeux et chantaient des chants appropriés. Arrivé à la station de Campbell's-Bay, je cherchais qui m'accueillerait. Parfois c'était un oncle, parfois c'était grand-père avec sa carriole. Lorsque la glace était prise sur la rivière des Outaouais, nous traversions sur la glace qui crissait sous les pas des chevaux.

Le froid sec était toujours surprenant. Les narines des chevaux fumaient et nous, le nez nous pinçait.

Il faisait toujours noir à l'arrivée chez mes grands-parents sur l'Île du Grand-Calumet. La première chose que j'apercevais, c'était l'arbre de Noël devant la maison. Il était illuminé de ses lumières bleues recouvertes de neige.

C'était toujours plaisant d'entrer chez mes grands-parents.

Jacques-Bernard Lagroix

Centre Moi, j'apprends

Rockland (Ontario)

Les culottes déchirées

C'était le soir vers dix heures, deux jours avant la fête de l'Hallowe'en. Je suis allée chez ma sœur en autobus. Elle vivait à côté du cimetière *Beechwood*.

Je suis descendue de l'autobus du côté du cimetière. Je me sentais nerveuse. J'ai commencé à marcher. J'avais à peu près un coin de rue à marcher. La lune était grosse ce soir-là et elle éclairait beaucoup. Le ciel était sans nuage.

Rendue à moitié du chemin, j'ai senti comme si quelqu'un me suivait. J'ai regardé en arrière de moi très vite. J'ai vu quelqu'un qui me suivait. Je marchais encore plus vite, mais la personne derrière moi me suivait aussi vite. J'avais très peur et j'ai commencé à courir. J'ai grimpé la clôture et j'ai déchiré mes culottes. J'essayais de me sauver. J'ai regardé une dernière fois pour voir qui me suivait. Quel choc!... C'était mon ombrage.

Une fois rendue chez ma sœur, je lui ai raconté ce qui s'était passé. Elle riait beaucoup, mais moi je riais de peur.

Debbie Rainville

La Magie des Lettres

Vanier (Ontario)

La couture

J'avais quatre ans quand j'ai commencé à coudre pour la première fois. Je faisais des robes pour mes poupées avec des retailles de mes vieilles robes et de celles de maman. Ma tante n'aimait pas ça quand je cousais. Elle disait que je dérangeais les points de couture de la machine à coudre.

À l'âge de dix ans, j'ai fait ma première robe. Elle était rouge et elle était très belle. À ce moment-là, ma tante Julie m'avait demandé d'aller travailler chez elle pour prendre soin de la maison. Elle attendait un bébé. Elle a donné naissance à une petite fille nommée Lina.

Marie-Anna Guillemette

Le Centre ALEC du Nipissing
North Bay (Ontario)

Les traditions alimentaires de mon enfance

Quand j'étais jeune, ma mère préparait une fête magnifique pour Noël.

Elle cuisait une grosse dinde avec beaucoup de farce. Elle faisait cuire du navet, du chou-fleur et des pois. Elle faisait cuire au four des pommes de terre et de la courge. Elle servait aussi différentes salades, des canneberges et des brioches. Pour dessert, nous mangions le pouding de Noël avec une sauce délicieuse.

Ma mère m'a laissé beaucoup de riches souvenirs.

Peggy Taylor-Winter

Alpha-Huronie

Penetanguishene (Ontario)

L'hiver

Quand j'étais jeune, à chaque fin de semaine, quatre familles se réunissaient pour faire du ski de fond ou de la motoneige durant l'après-midi.

Chaque famille faisait à son tour le souper pour le groupe. Quand c'était notre tour, ma mère faisait cuire un rôti de bœuf avec des oignons, des patates et des carottes.

Vers 16 h 30, les parents et les enfants des quatre familles venaient manger chez nous. Tous les enfants mangeaient dans la cuisine. Après le souper, les filles les plus âgées devaient faire la vaisselle. Les garçons jouaient dehors et les parents jasaient.

Ce sont de beaux souvenirs de ma jeunesse.

Marjorie Dubeau

Alpha-Huronie

Penetanguishene (Ontario)

La réunion de la famille Plante

Une fois, deux de mes sœurs demandent à ma mère de faire une réunion de famille avec ses sœurs, son frère et leur famille.

Ma mère trouve cette idée merveilleuse. Elle en discute avec mon père qui lui dit : «Oui, pourquoi pas? Ça va donner la chance aux enfants de jouer avec leurs parents.» Nos parents étaient trop occupés à travailler sur leur ferme. Ils n'avaient pas le temps de s'amuser avec nous.

Depuis ce temps, nous avons chaque année une réunion de famille durant la longue fin de semaine du mois d'août. On commence par une bénédiction vers treize heures. Ensuite, on joue à des jeux, tels le ballon-chasseur, la brouette, les combats de ballounes, etc. On a aussi des jeux pour les plus petits.

Durant la journée, on décerne deux trophées : un pour le plus jeune et l'autre pour la personne la plus âgée. Vers dix-sept heures, on prépare le barbecue pour le souper en famille. Après souper, certains doivent quitter pour traire leurs vaches. Entre-temps, ceux qui restent jouent une partie de balle-molle.

Quand tout le monde est revenu, on allume un feu de camp. On finit notre réunion de famille avec des hot-dogs, des guimauves et des chansons.

Alice Beaudry

Au Centre des Mots

New Liskeard (Ontario)

Le déménagement

Je demeurais à Ormstown dans la province de Québec. Là, on n'y trouve pas de moustiques. L'hiver dure trois mois et il y a très peu de neige. À Hearst, l'hiver commence au mois d'octobre pour finir en avril. C'est long à n'en plus finir et le froid est différent.

Mon mari a décidé de déménager parce qu'il n'avait plus de travail. Il a cherché du travail, mais en vain. Il a eu seulement deux mois d'assurance-chômage. Ma belle-mère nous a trouvé un logement à Val-Côté. Et c'est le début de l'aventure! Le déménagement a eu lieu le 21 novembre 1977, le jour de mon anniversaire. Je m'en souviendrai longtemps. Diane, notre fille, avait trois mois. La température n'était pas clémente. On a fait deux aller-retour.

On s'est arrêté ensuite chez ma belle-mère qui demeurait à Kapuskasing. J'étais découragée, car le chemin était recouvert de neige et de glace. Au dernier voyage, je vais chercher mon bébé chez ma sœur. Ça a été difficile de laisser toute ma famille. Ensuite, on est arrêté coucher à North Bay.

Après le déménagement, c'était ennuyant; il n'y avait rien à faire. Je lisais des romans et m'occupais de Diane. L'été, je ne sortais pas beaucoup puisqu'il y avait des moustiques. Vous comprenez qu'il faut du temps pour s'y habituer.

Trois ans plus tard, j'ai eu Nathalie. Elle avait quinze mois lorsqu'on a emménagé dans notre nouvelle maison à Mattice. Deux ans plus tard, notre troisième fille, Chantal, est arrivée.

Cela fait maintenant dix ans que nous sommes à Mattice. Je n'aimerais pas changer de place, car je ne voudrais pas recommencer.

«Qui prend mari prend pays.»

Francine Hince

La Boîte à Lettres de Hearst
Satellite de Mattice
Hearst (Ontario)



**Expériences en
lphabétis - tion**

Le poste de radio CFRH

J'étudie le français avec Michèle Williams d'Alpha-Huronie. Nous avons trois règles : toujours parler en français, toutes les questions sont bienvenues et surtout, avoir du plaisir.

Chaque soir, elle a une bonne idée pour la classe. Un soir, elle dit : «Ce soir, nous visitons la station de radio.» Quand nous arrivons, Michèle présente l'animateur, Roger. Il a expliqué à quoi servent les boutons. Nous regardons la discothèque. Il y a beaucoup de disques, de cassettes et de disques audionumériques (*laser*).

Ensuite, nous avons tous chanté à la radio! Je me sentais comme une vedette dans le studio avec les microphones et ma main sur mon oreille. Je pensais que je chantais comme Édith Piaf jusqu'à ce que j'écoute ma voix enregistrée sur la cassette. C'est dommage mais ce n'était pas le cas.

C'était une bonne soirée pour moi, même si je n'ai pas reçu de contrat de Radio-Canada!

Jo-Anne Simpson

Alpha-Huronie

Penetanguishene (Ontario)

Ma visite à la bibliothèque

Je suis allée à la bibliothèque publique pour une classe visite avec le groupe en alphabétisation. J'ai trouvé la visite très agréable et j'ai appris comment trouver un livre et obtenir de l'information.

La bibliothécaire nous a informés de l'importance d'avoir une carte. Ma carte de bibliothèque me permet d'emprunter des livres, des magazines, des disques, des films et des vidéos. On doit payer des amendes si les documents sont en retard. Moi, je ne paie pas d'amendes sur les livres en retard, car je suis une aînée.

Depuis cette visite, mon amie et moi allons une fois par semaine à la bibliothèque. Nous aimons la tranquillité de la bibliothèque. Ça nous permet de lire et de nous détendre. Quand je me rends à la bibliothèque, je préfère lire les journaux, les magazines et regarder les livres de recettes. J'aime beaucoup les biographies aussi. J'ai beaucoup aimé lire la biographie du peintre *Toulouse Lautrec*.

Georgette Lalonde

Conseil des écoles
séparées catholiques
Sudbury (Ontario)

A & P

Durant notre atelier du 3 mars 1993, nous sommes allés au A & P faire notre épicerie. Il y avait deux animateurs du Centre de Cornwall avec nous. Les femmes ont pris leur auto et les hommes ont pris leur bagnole. Arrivés là-bas, nous sommes partis dans les allées chercher les produits à bas prix.

En se croisant dans les allées, il y en a qui se taquinaient. Il y en a d'autres qui faisaient semblant de ne pas se connaître. D'autres demandaient aux employés de les aider. Le guide n'avait pas le temps, mais il a pris le temps de nous expliquer grosso modo les choses sur les tablettes.

Après avoir apprécié cette expérience, nous sommes tous allés chez *Tim Horton* prendre un café. Au retour, nous avons comparé nos prix avec ceux des autres et nous avons discuté de cette visite.

Daniel Séguin

Alain Quenneville

Sylvain Lussier

Diane Landry

Reina Labelle

Carmen Sabourin

Centre J'aime apprendre

Cornwall (Ontario)

Atelier d'Alpha-Amicale

Il y a deux ans et demi, j'ai pris connaissance d'Alpha-Amicale après avoir reçu un questionnaire par la poste. Alpha-Amicale est le centre d'alphabétisation à Oshawa. Au bout de quelques mois, Suzanne m'a téléphoné pour prendre un rendez-vous ici même à l'Amicale où j'ai rencontré plusieurs amis.

Enfin, les cours ont débuté en septembre. Je m'y suis rendue tous les mercredis soirs. Les enseignantes et les enseignants sont bien compétents et compréhensifs. J'ai appris beaucoup, surtout les verbes et les règles de grammaire. J'ai encore beaucoup à apprendre pour être meilleure en français.

Je devrais faire plus de rédactions à la maison pour exercer ce que j'apprends à l'atelier.

Jeanne Frank
Alpha-Amicale
Oshawa (Ontario)

Un dernier secret

Le Centre d'alphabétisation LA VIRGULE m'a redonné espoir de pouvoir enfin apprendre à lire et à écrire. Sans ce Centre, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

Quand j'étais plus jeune, j'étais souvent malade. Alors, j'ai pris du retard dans mes classes. On m'a alors placé dans un programme de l'enfance en difficulté.

Le temps passe et je commence une quatrième année au secondaire. Je suis toujours dans le programme de l'enfance en difficulté. Je demande de l'aide dans la classe et on me répond d'aller apprendre mes petits cartons. Je souffre de difficultés d'apprentissage et non d'une déficience mentale.

J'étais tanné des moqueries. J'étais tanné de perdre mon temps. Je ne voulais plus rien savoir de l'école. Je me suis dit : «À quoi bon un diplôme du secondaire si je ne sais même pas lire ni écrire?»

J'avais entendu parler du Centre d'alphabétisation pour adultes. Je n'avais plus rien à perdre. J'ai pris un rendez-vous. J'étais nerveux et gêné. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Ma première impression du Centre était justement ce que je voulais voir. Ça ne ressemblait pas à une école. J'étais très à l'aise. Les gens du Centre sont merveilleux. Ma tutrice m'aide sur une base individuelle, car je savais seulement écrire mon nom. Ma tutrice doit être patiente, car j'apprends à mon rythme. Elle sait reconnaître mes limites, mes capacités et mon endurance. Elle a une patience d'ange.

Je termine ma lettre, car on dit que le temps coûte de l'argent. Voilà deux autres sujets que je devrais apprendre. J'aurais un dernier secret à vous avouer. J'ai seulement 17 ans.

Luc Michaud

Centre La Virgule

Kapuskasing (Ontario)

Retour aux études

Lorsque j'ai décidé de retourner aux études, j'ai pensé aller au Collège Canadore. Ma première journée a été tellement difficile que le lendemain j'étais malade. J'ai téléphoné au Collège pour dire que je ne pouvais pas y aller. Ils m'ont demandé si je désirais vraiment apprendre. Je leur ai dit : «Certainement, oui.»

Là, ils m'ont envoyé Monsieur Rhéo Brisson qui est venu me voir à la maison. Il faisait partie du Centre ALEC, le Centre d'alphabétisation populaire. Après sa visite, j'ai commencé des leçons à la maison. Madame Jeannine Morel m'a enseigné durant une année. J'ai trouvé cette première année difficile. J'avais cru qu'une année d'étude serait suffisante. Mais j'ai vu que ça prenait beaucoup plus de temps que cela. J'aimais tellement cela que je ne pouvais plus arrêter. Et encore aujourd'hui, je jouis de toujours apprendre du nouveau.

Après, sœur Gabrielle m'a enseigné pendant trois ans. Maintenant, je suis avec Madame Lucille Levesque. J'essaie de ne jamais manquer mes leçons. La coordonnatrice du Centre ALEC a répondu à mon désir et m'a donné une deuxième formatrice, Madame Carmen Gagnon. J'ai donc deux leçons par semaine données par deux bonnes formatrices. Ces formatrices me disent qu'elles ont beaucoup de bonheur à m'enseigner.

Maintenant, j'ai convaincu mon mari de venir étudier aussi. Il va très bien. J'encourage fortement toutes les personnes de la région, qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'école, à suivre des leçons au Centre ALEC. C'est bien profitable.

Je n'ai pas eu la chance d'aller à l'école quand j'étais jeune. J'étais orpheline de mère à cinq ans. Nous étions loin de l'école. Mon père pensait que l'instruction n'était pas nécessaire. Pour lui, c'est le travail qui comptait. Aussi, j'ai souvent été très malade.

J'ai élevé ma famille sans instruction. Pour moi, j'étais trop occupée avec mon ouvrage. Par contre, je voulais que mes enfants soient instruits. Je les ai envoyés à l'école autant que j'ai pu. Je leur disais que l'instruction était utile. J'aurais aimé être instruite quand mes enfants allaient à l'école.

Le moment dans ma vie où j'aurais aimé le plus savoir lire, c'est quand j'ai fait un épuisement. Durant ces années-là, je n'avais plus la force de faire quelque chose, et le temps était long. Si j'avais pu lire, j'aurais lu des annales pour me distraire. Certains articles m'auraient encouragée, j'en suis sûre.

Quand nous avons vendu la ferme, nous sommes déménagés à Sturgeon Falls. Une fois installés, je me suis dit : «Qu'est-ce que tu vas faire Rhéa ici à Sturgeon? Les enfants sont tous grands et chacun est parti de son côté. Tu n'as plus rien à faire.»

Alors, je me suis dit que j'allais reprendre tout ce que j'avais manqué durant ma jeunesse.

Rhéa Major

Centre ALEC du Nipissing
Sturgeon Falls (Ontario)

L'histoire de ma vie

Je n'ai pas peur de raconter l'histoire de ma vie. Je suis née à Welland au mois de juin 1949. Je suis la deuxième d'une famille de six enfants.

À l'âge de cinq ans, j'ai commencé au jardin d'enfants à l'école Coronation. À la fin de l'année, la maîtresse a écrit sur mon bulletin que je ne pourrais pas être promue en première année. Je devais retourner au jardin d'enfants au mois de septembre. Ma mère savait que j'avais un problème, mais elle n'était pas certaine. Elle m'a amenée chez le docteur. Il a dit à ma mère que j'étais sourde.

À l'été pendant un voyage à Lyster au Québec, la parenté de mon père a dit qu'il y avait une institution. Les religieuses m'ont fait passer des tests et le docteur a dit que je pouvais porter un appareil. Quand ils ont reçu la nouvelle, mes parents ont écrit aux sœurs pour envoyer le montant pour payer l'appareil.

J'ai commencé à entendre des sons et à apprendre à les prononcer devant un miroir. C'est comme cela que j'ai commencé à parler. Je suis restée dix ans à l'institut à recevoir mon éducation des sœurs. Je voyais ma famille seulement durant les vacances.

À titre de farce, une de mes sœurs disait aux autres que j'avais été adoptée. Les autres la croyaient. Après ma onzième année, je suis allée à Hamilton, Ontario dans une école pour handicapés. À l'âge de 26 ans, j'étais mariée et j'avais deux enfants. Quelquefois, j'ai pensé retourner à l'école, mais je n'avais pas d'argent pour payer les cours.

Mes filles étaient adolescentes quand j'ai commencé à travailler. Au bout de trois ans, la compagnie a fermé ses portes. À une assemblée du syndicat, on a dit qu'on pouvait prendre des cours gratuits qui pourraient nous aider à trouver du travail ailleurs. C'est comme ça que j'ai décidé de retourner à l'école.

Au début, j'étais nerveuse. Maintenant je me sens bien parce que j'ai confiance en moi. J'aimerais dire aux autres de ne pas avoir peur de retourner à l'école. C'est gratuit et ça leur donne la chance de s'instruire pour avoir un meilleur travail dans l'avenir.

Je suis très fière de moi!

Pauline Ouellet

L'ABC communautaire

Welland (Ontario)

De retour à l'école

Me voilà de retour à l'école! Mon Dieu, que j'ai changé, et le système aussi!

Après dix-neuf ans, il faut dire qu'il en a coulé de l'eau sous les ponts. Aussi, moi, j'ai fait mon bout de chemin. J'ai parcouru ce chemin, mais pas comme tout le monde. Je me suis développé un système spécial pour communiquer, pour voyager et pour travailler. En d'autres mots, j'ai fait ma vie. Comme j'étais un analphabète complet, j'ai trimé dur.

Issu d'une famille de quinze enfants, je suis le seul qui ne sait pas lire ni écrire. J'ai même trois sœurs enseignantes dont je suis fier. Mes frères et sœurs m'ont soutenu, et malgré leurs efforts, je n'y parvenais pas. En plus, je ne voulais pas. J'étais toujours intéressé à autre chose.

Dans le temps, un élève comme moi n'avait pas trop d'encouragement. Comme j'étais plus faible au point de vue scolaire, je prenais du retard sur les autres. La maîtresse donnait toujours priorité aux plus forts et aux plus avancés.

Je dois dire que ma place était réservée à l'arrière dans le coin où l'enseignante me donnait des livres à colorier. Si pour ses décors elle avait besoin d'un artiste, j'avais le

travail. Mes travaux scolaires étaient non considérés. Ce petit jeu a duré cinq ans et je n'avais que ma troisième année. Chanceux encore, car j'étais promu par charité à cause de mon âge.

À l'âge de onze ans, ma mère a fait des démarches pour me transférer en ville à un Centre social, une école de métiers. Là, mon orgueil en a pris un coup. Je voyageais sur le même autobus que ceux qui se rendaient à l'école ordinaire. Je faisais rire de moi, car on disait que ce centre, c'était pour des fous.

À quatorze ans, mes études sont finies. Je vais travailler dans une scierie. Depuis ce temps, j'ai souvent changé d'emploi, mais mon éducation est restée la même.

Aujourd'hui, je suis fier d'avouer que je suis de retour aux études. Je suis dans une classe pour adultes, avec des gars tous comme moi. Nous avons besoin de faire ce que nous n'avons pas fait auparavant. Croyez-le ou non, je n'ai même plus une place réservée à l'arrière de la classe.

Je voudrais que cet exemple serve à mon fils et à tous les jeunes. Je veux qu'ils comprennent l'importance de faire des études.

Jean-Marie Théberge

La Boîte à Lettres de Hearst
Satellite de Mattice
Hearst (Ontario)

Être débrouillard

Je dois vous dire que je suis analphabète. Ça n'a pas toujours été rose.

Voici, entre autres, une étape de ma vie où j'ai dû me débrouiller autrement puisque je ne savais ni lire ni écrire.

J'avais un emploi de cuisinier dans un restaurant. Trois serveuses me transmettent les commandes des clients. Elles me disent verbalement ce que je dois préparer. Moi, j'ai inventé mon système pratique. Dépendant de la commande, je place une assiette de telle forme ou de telle grosseur de côté. Ça s'empile avec les ingrédients au choix de chacun.

Mon frère, qui sait écrire, trouve ma méthode plus pratique. Il ne fournit pas de prendre les commandes en les écrivant.

Si par malheur, les serveuses arrivent en retard le matin, je dois ajouter l'emploi de serveur à ma description de tâches. Là, me voilà encore pris à écrire. Comme je me débrouille mieux en lecture, je copie l'article du menu que les clients préfèrent sur la petite facture.

Malgré mon handicap de ne pas savoir écrire, j'inspire confiance à mon patron. Il me laisse la responsabilité du restaurant durant une semaine et je me débrouille très bien.

Aujourd'hui à 47 ans, je suis de retour aux études. J'encourage ma fille qui étudie présentement au Collège et aussi tous les jeunes à continuer leurs études. Maintenant, c'est l'éducation qui mène tout.

André Plamondon

La Boîte à Lettres de Hearst
Hearst (Ontario)

Aujourd'hui, je suis convaincu!

Je suis né dans les années quarante à Mattice, un village du nord de l'Ontario. En 1950, j'avais six ans et je commençais l'école. Peu de temps après, mon père trouvait que mes travaux scolaires n'étaient pas fameux. Il a décidé de me retirer de l'école avant même la fin de ma huitième année.

J'ai dû travailler assez jeune pour gagner ma vie. J'en ai pioché un coup pendant plusieurs années en construction et en forêt afin d'avoir un bon emploi et un salaire raisonnable. À vingt-quatre ans, je me suis marié et je suis vite devenu papa de deux enfants.

En 1970, j'ai décidé d'apprendre le métier d'ouvrier afin d'avoir un meilleur revenu. Je me suis vite aperçu que, pour réussir, il me manquait quelque chose : *L'ÉCOLE*. Alors me voilà au pied du mur. Quoi faire? Laisser un emploi stable avec un salaire rémunéré pour retourner aux études à vingt-huit ans? Et ça avec une réduction de gain? Pour le bien-être de ma famille, j'ai choisi le chemin de l'école. Je n'ai jamais regretté cette décision. J'ai beaucoup appris et aujourd'hui j'en suis fier.

L'expérience vécue m'a prouvé et a fait comprendre à mes enfants l'importance de l'instruction dans la vie. Aujourd'hui, je suis fier d'encourager d'autres personnes à reprendre leur vie en main et à retourner à l'école pour améliorer leur situation sociale ou financière. Un centre d'alphabétisation comme *La Boîte à Lettres* de Hearst reste le meilleur moyen de se recycler. Un conseil qui peut être utile ne fait jamais tort.

Gabriel Plamondon

La Boîte à Lettres de Hearst

Satellite de Mattice

Hearst (Ontario)

Jamais trop tard

En février 1992, la scierie où je travaille depuis 23 ans a fermé ses portes. J'ai été mis à pied.

Comme je suis dans la soixantaine et en temps de récession, les emplois sont rares. En septembre de cette année, le Centre d'Emploi du Canada me suggère de retourner à l'école. C'est drôle, mais après quarante-huit ans d'abandon, je me sens perdu. Encore plus, car c'est ma cousine de vingt et un ans ma cadette qui anime la salle de classe.

D'une manière, je suis content que les événements ont eu cette tournure. Je suis persuadé que je ne me serais pas recyclé si j'avais travaillé jusqu'à soixante-cinq ans. Il me manquerait quelque chose. Maintenant, j'en profite car j'apprends à lire, à écrire et à compter. Et j'en suis fier.

René Labelle

La Boîte à Lettres de Hearst
Hearst (Ontario)

Une anglophone qui vit en français

Je demeure dans la région de Hearst depuis quatorze ans. J'ai déménagé de Kapuskasing à Hearst pour ensuite m'établir à Mattice avec mon mari et nos trois filles.

Née dans une famille anglophone, j'ai épousé un francophone. C'était très comique, car chacun de nous ne savait que quelques mots de la langue de l'autre.

Suivant les conseils d'une belle-sœur, je me suis inscrite à *La Boîte à Lettres* de Hearst pour apprendre le français. Après une année, je parle un peu le français. C'est encourageant!

En 1989, nous déménageons à Mattice et je continue toujours à fréquenter *La Boîte à Lettres*. Mon plus gros problème est de différencier le masculin du féminin ainsi que le singulier du pluriel. La langue française est compliquée.

Aujourd'hui, je continue mon apprentissage avec Claire Duval, l'animatrice du satellite de Mattice. J'avoue que finalement ça commence à être plus facile. Je suis optimiste en me disant qu'un jour le français, je le saurai.

Debbie Langevin

La Boîte à Lettres de Hearst
Satellite de Mattice
Hearst (Ontario)

L'exode de retour

Marié en 1965 à l'âge de 25 ans, il fallait que je parte de mon petit village pour Windsor en Ontario. Là, je me suis trouvé un emploi. Je travaillais pour *Professional Tree Services*.

Le but était d'abattre les arbres malades. Parfois, l'arbre paraissait très sain, mais, en regardant sous l'écorce, on pouvait voir de petites taches brunes. Ces taches indiquaient la présence d'une maladie. Mon travail consistait à transporter les branches et les troncs d'arbres au dépotoir. Au printemps, je travaillais sur une ferme de tomates. C'était la propriété d'un ami.

Après quatre longues années, je reviens finalement m'établir à Mattice. J'obtiens un emploi stable à la scierie Lévesque Lumber où j'ai travaillé pendant 24 ans. À la fermeture de cette scierie, je suis obligé de retourner à l'école. Moi, je détestais l'école comme la peste. Mais quelle surprise, après quelques jours de revue, je me rends compte que j'en ai beaucoup perdu. Je ne sais plus écrire, ni compter. Au moins, je sais lire assez bien. Je suis convaincu que cette nouvelle démarche et expérience ne sont pas une erreur.

À ceux et celles qui liront ces lignes, je leur souhaite le courage et la volonté de persister dans leurs études. Ne lâchez pas!

Aurel Plamondon

La Boîte à Lettres de Hearst

Satellite de Mattice

Hearst (Ontario)

Un brin d'espoir

Mon amie, Lise, m'a parlé de *La Boîte à Lettres* de Hearst.

- Qu'est-ce que c'est?

Elle m'a répondu :

- C'est pour ceux qui ont de la difficulté à écrire et à compter.

Alors, j'ai décidé de retourner à l'école. J'aime bien ça, mais parfois je me décourage parce que j'ai trop de misère. Un jour, Mademoiselle Boisvert, l'animatrice, m'a dit : «Mais voyons, tu vas apprendre ça assez vite.» J'y repense souvent depuis.

Cette année, j'ai une nouvelle animatrice, Madame Duval. Parfois, je la trouve ambitieuse et exigeante. Ha! Ha! Cependant, avec elle j'ai appris beaucoup de choses que je ne savais pas. En plus, je me suis fait de nouvelles et de nouveaux amis.

Les encouragements de mon mari et de mes amies m'ont beaucoup soutenue. Sans eux, je crois bien que j'aurais tout lâché. J'espère que d'autres comme moi profiteront des centres d'alphabétisation. Un gros merci à *La Boîte à Lettres!*

Jacinthe Rousseau

La Boîte à Lettres de Hearst

Satellite de Mattice

Hearst (Ontario)



Réflexions

Un passe-temps profitable

Mon passe-temps favori est de marcher dans les rues de Sudbury. Tous les matins à huit heures, je me rends à mon travail en marchant. Quand je marche, j'aperçois plusieurs bouteilles et canettes de bière.

Une idée formidable me vient. Je pense à contribuer à l'embellissement de ma ville. Alors, j'apporte un sac de plastique pour pouvoir ramasser les bouteilles et les canettes de bière vides le long de ma route. Je réutilise mon sac de plastique tous les jours. De cette façon, je réduis la quantité de déchets.

Au détaillant de bière, la valeur d'une bouteille vide est 0,10 \$ et la valeur d'une canette de bière vide est 0,05 \$. Tous les jours, je tiens à noter derrière un vieux calendrier les petites sommes reçues en échange. En 1990, j'ai accumulé 110,90 \$ (cent dix dollars et quatre-vingt-dix cents) en retournant les bouteilles et les canettes recueillies au bord du trottoir dans ma ville.

En 1991, je me mets au défi de faire mieux. Avec détermination, je reprends mon projet, mais cette fois-ci j'utilise ma bicyclette. Je me rends aux alentours de ma ville : Lively, Val Caron et Hanmer. Maintenant, la valeur d'une bouteille vide est encore 0,10 \$, mais la canette vide est aussi 0,10 \$. Avec succès, j'ai réussi à accumuler 140,60 \$ (cent quarante dollars et soixante cents). En 1992, j'ai amassé 229,50 \$ (deux cent vingt-neuf dollars et cinquante cents). Je vais essayer de doubler cette dernière somme durant l'année 1993.

Voyez, je peux m'enrichir en embellissant mon quartier. En même temps, je me garde en forme. Je vous invite à faire votre part chez vous.

Hélène Massicotte
Centre communautaire
Assomption
Conseil des écoles
séparées catholiques
Sudbury (Ontario)

La tradition alimentaire de mon enfance

Quand j'étais jeune, ma mère faisait cuire un grand repas chaque dimanche soir.

Elle préparait des patates, un légume, de la viande et de la sauce. Souvent, elle avait des petits pains avec du beurre. Pour dessert, il y avait une surprise qu'elle avait fait cuire la veille.

Chaque samedi, elle faisait des pâtisseries. Chaque dimanche, c'était certain qu'on mangerait trop!

Beth Henderson

Alpha-Huronie

Penetanguishene (Ontario)

Mon enfance

Quand j'avais sept ans, je suis allé à l'école durant deux mois. Un bon samedi matin, j'aidais mon père à arracher les navets du jardin pour soigner les cochons. En jouant, j'ai enfoncé jusqu'aux genoux dans le gros chaudron de navets qui bouillaient. Alors, j'ai perdu un an et demi d'école. Quand j'ai pu retourner à l'école, c'était pour deux ou trois jours par semaine seulement. J'ai manqué beaucoup d'école à cause de la pluie et de la boue en automne et de la neige en hiver.

À onze ans, mon père m'a dit : «Finie, ton école. Tu vas venir m'aider.» Nous étions onze enfants et j'étais le plus âgé. J'ai appris à conduire les chevaux, à traire les vaches, à labourer les champs et à conduire toutes les machines agricoles. On coupait du bois tout l'hiver pour le vendre. Au printemps, la sucrerie nous occupait sept jours par semaine. Lorsque le temps le permettait, on réparait les bâtiments et les machines et on peignait.

On n'avait jamais fini!

Joseph Henrie

Centre Moi, j'apprends

Rockland (Ontario)

Souriez! Dieu vous aime

Saviez-vous que, si vous faites un sourire à une personne qui est délaissée par sa famille et ses amis, vous pouvez lui sauver la vie?

L'autre jour, j'ai rencontré une personne au restaurant qui m'a raconté sa vie. Elle m'a dit que, quelque temps passé, elle était sur le bord de se suicider. Un soir, elle est allée à une rencontre et une personne lui a souri. Elle n'aurait jamais pu lui parler si elle ne lui avait pas fait un sourire avant. Elle m'a fait comprendre que la vie valait encore la peine d'être vécue.

Lorsque j'étais jeune, je suis allée travailler dans un hôpital. Dans ce temps-là, j'étais une personne gênée. Chaque fois que j'entrais dans la chambre d'un certain malade, j'oubliais de lui sourire. Ce malade n'attendait que ce sourire.

Quelques malades ont ri de moi. C'est là que j'ai appris qu'un sourire, ça ne coûte pas cher. Partout où nous sommes, le sourire est toujours de rigueur.

Tous mes sourires.

Lorraine Guay
Alpha-Amicale
Oshawa (Ontario)

Le rêve de ma vie

J'ai toujours dit qu'un jour j'aurais ma propre entreprise. Je crois qu'il me reste encore beaucoup de chemin à faire. Je ne sais pas si je vais y arriver, mais je ne perds pas espoir.

Comme tout le monde, j'ai des hauts et des bas. Des fois, je me sens sans ressource. Ma volonté n'y est plus et je manque de force et d'énergie. Je n'ai personne en qui je peux aller puiser la petite goutte qui me manque. Je dois faire un double effort pour me relever si je n'ai plus la foi. Je me dis que Paris ne s'est pas bâtie en un jour. Alors, je dois persévérer. Il y a un proverbe qui dit : «Aide-toi et le ciel t'aidera.» Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

J'ai touché à beaucoup de métiers. J'ai travaillé dans la mécanique automobile, la construction, la rénovation de maisons, l'industrie textile, la restauration, le travail de bureau et avec les ordinateurs. J'ai aimé chaque expérience. J'ai relevé beaucoup de défis et j'en suis fière.

Si c'était à recommencer, je crois que je referais ce que j'ai accompli, mais j'irais chercher mon instruction en premier lieu. C'est la chose qui m'a le plus manqué, car j'aurais aimé accomplir des choses qui m'étaient impossibles, faute d'instruction. Je n'avais jamais pensé qu'un jour j'irais en Europe et j'y suis allée. Alors pourquoi ne pourrais-je pas avoir mon entreprise?

En passant, mon rêve c'est une petite entreprise en comptabilité.

Denise Bourdon
La Magie des Lettres
Vanier (Ontario)

Le réconfort de notre français

Si le réconfort de notre français nous tient à cœur, que comptons-nous faire pour continuer à l'améliorer?

Si le réconfort de mon français ne me tenait guère à cœur, que faire? S'il ne me tient guère à cœur, que fais-je? Faire un petit tour au bord de l'eau en chantonnant un petit refrain familier? Enfourcher le vélo en fredonnant un petit quelque chose? Lire quelque classique ou lire du tout-neuf entraînant de nouvelles idées? Vaquer à mes besoins journaliers, etc., etc.?

Mais que se passe-t-il donc? Tout cela se fait en français, tout cela vibre en français, le français, c'est moi, la culture française, c'est moi...

Et si le réconfort de notre français me tenait à cœur, en quoi serait-ce différent? Pour moi, c'est bonnet blanc et blanc bonnet... Au secours... de grâce... venez à ma rescousse, j'ai besoin de dessiller mes yeux, de voir plus clair!

Mais que dis-je? Je vois bien clair, c'est tout simple : il me faut rester NATURELLE, être moi tout simplement, être innocemment moi, candidement moi!

Perlette Hollander

Alpha-Toronto

Toronto (Ontario)

Le rejet de ma mère

Moi qui t'aimais,
Tu voulais m'arracher de toi.
Je me débattais pour vivre,
Mais tu voulais me tuer.

Tu as souffert pour me donner la vie.
J'étais une partie de ta chair;
Je voulais me faire serrer dans
tes bras et me faire dire que tu m'aimais,
Mais tu voulais me laisser mourir.

J'étais ta p'tite fille
aux cheveux blonds, aux yeux bleus.
Je voulais que tu me montres à grandir dans l'amour;
Je suis devenue une enfant mal-aimée.

Je t'ai haïe, toi qui étais
la première femme que j'ai connue.
Jamais, je n'oublierai la souffrance
que tu m'as transmise;
Je suis cicatrisée pour la vie.

Maintenant, je peux seulement
te pardonner dans ma pensée.
Je veux me détacher de toi
pour toujours.
Tu m'as donné la vie;
Je renais sans toi
Repose en paix.

Gaëtane Chassé
Alpha-Toronto
Toronto (Ontario)

La vie

La vie est tellement étonnante quand on a quelqu'un de spécial pour la partager.

La vie est si pure quand on n'a pas de problème de santé, à moins d'avoir quelqu'un à qui on tient beaucoup.

La vie est magnifique quand on a une éducation classique, une éducation qui peut mener loin, une éducation qui permet à notre intelligence de fonctionner convenablement dans un milieu stimulant.

La vie est fantastique quand on a une position véritablement importante dans la société.

La vie est encore plus fabuleuse quand on a tout ce qu'on avait jamais imaginé avoir dans ce monde.

Mais qui a tout dans la vie? Personne, parce que la vie est injuste. Pourquoi dit-on que la vie est belle? Mais non, la vie n'est pas belle, Si elle l'était, tout le monde pourrait boire et manger à sa faim.

Imaginez-vous ceci : Les gens qui ont beaucoup d'argent n'ont jamais le cœur satisfait. Ils doivent toujours guetter les autres partout, ou bien ils font des crises cardiaques.

Micheline Pierre-Philippe
Alpha-Toronto
Toronto (Ontario)

Une grenouille ou un crapaud

Il était une fois une femme démunie de tout, excepté de ses rêves de gagner à la loterie. Elle était tellement optimiste qu'elle donnait un baiser à toutes les grenouilles et achetait tous les gratteux qu'elle rencontrait.

«On ne sait jamais», disait-elle, «un ou l'autre, ça m'est égal. Si je gagne le million, je m'achète un beau prince. Si l'une de ces grenouilles se change en prince, j'aurai bien mon million!»

Elle croyait son plan à l'épreuve de tout. Par contre, ce qui devait arriver arriva, car elle ne savait pas la différence entre une grenouille et un crapaud!

V'là ti pas qu'un jour elle attrapa ce qu'elle croyait être une belle grosse grenouille. Smack et Bing Bang! En se félicitant, la cour royale apparaîtrait au complet. Le Dauphin Crapaud venait de trouver sa future reine!

Gilles Tremblay

Alpha-Huronie

Penetanguishene (Ontario)

Ma marche rapide

L'autre jour, j'ai couru près de la forêt. J'ai regardé les fleurs blanches, violettes et jaunes. Les couleurs étaient brillantes; le bouquet plein. Les arbres étaient hauts. J'ai regardé en haut. Là, sur une branche, j'ai vu un faucon. Il m'a regardé avec ses grands yeux, sans bruit et sans mouvement. Après, il est disparu.

L'autre jour, j'ai couru près de la forêt. J'ai regardé les bâtiments blancs, gris et noirs. Les couleurs étaient mielleuses; le bouquet toxique. Les arbres sont partis. J'ai regardé en haut. Là, entre les édifices, j'ai vu un rayon de lumière. Il m'a regardé avec sa grande énergie, sans bruit et sans mouvement. Après, il est disparu.

Alma Cruise

Alpha-Huronie

Penetanguishene (Ontario)

Ah! Ces patates pilées...

Le 25 juin 1972, j'arrive au Canada en provenance de l'Espagne. Je veux rejoindre mon frère et ma sœur qui sont ici depuis 1969 et 1971. Ils travaillent déjà à faire du défrichage ou «slash» pour la *Pipe Line*.

Je suis fier de parler espagnol et portugais. Je comprends même l'italien. Malgré toutes ces langues, il me manque le français et l'anglais pour m'adapter à ce pays bilingue.

Les premières semaines après mon arrivée, je me rends tous les midis au restaurant *NORTHWAY* pour mes repas. Comme je suis limité dans les mots en français, je commande un steak qu'on me sert avec des patates pilées. Mais Dieu que je déteste ces patates; je voudrais donc manger des patates frites. Avant d'en parler à mon frère et à ma sœur, j'endure ça durant plusieurs jours. Finalement, ils m'expliquent que je dois demander des *patates frites*. Ce mot m'étant étranger, je me le répète tout le temps. Mais rendu au restaurant, ça y est, je l'oublie, et voilà encore les patates pilées. Là, je suis découragé.

Enfin, quelqu'un me dit de demander des «french fries»; c'est supposément la même chose. Quel soulagement! Ces mots anglais me sauvent la vie, surtout des patates pilées.

Conclusion de mon histoire : il est primordial d'apprendre les langues du pays où l'on vit. C'est simple, aujourd'hui. Je regarde pousser les patates et je pense aux fameuses patates pilées.

José-Luis Gonzàlez

La Boîte à Lettres de Hearst

Satellite de Mattice

Hearst (Ontario)

Ma sœur, Nicole, et moi

Nicole est plus jeune que moi de sept ans. Le jour de sa naissance, je suis tombée en amour avec ma nouvelle petite sœur.

En voyant grandir cette fille aux cheveux noirs et aux grands yeux gris, je sentais qu'elle serait mon ange-gardien. Nicole est devenue ma grande amie et ma meilleure confidente. Je lui dis toutes mes joies et mes peines. Elle écoute avec beaucoup de patience. Je suis attentive quand elle aussi me raconte ses sentiments. J'aime aller la visiter, car nous parlons de tout et de rien pendant des nuits entières. On rit et on pleure. On s'encourage et on se console.

Nicole a cinq enfants : quatre belles filles et un garçon, l'avant-dernier, que j'aime beaucoup. J'aime parcourir les six cent cinquante (650) milles qui nous séparent afin de respirer le doux parfum de l'amour humain. Doux Jésus, garde ma petite sœur en bonne santé. Merci!

Nicole, ma sœur, ma chère amie, je t'aime!

Lise Langlois

Le Coin des Mots

Sault-Ste-Marie (Ontario)

Qui suis-je?

- Je dégèle au printemps.
- Je sers à des activités l'hiver comme l'été.
- Je sers à approvisionner les systèmes d'irrigation des parcs.
- Je contribue à l'économie de la région.
- Je suis un endroit d'hébergement pour la faune.
- Je suis un moyen de transport pour les touristes qui viennent visiter la capitale en bateau.
- Je suis longé par des sentiers récréatifs.
- Je sers aux activités du bal de neige.
- Je suis la plus grande patinoire au monde.
- J'ai été construit par le colonel By au 19^e siècle.
- Qui suis-je?

Lucien Ouellette

André Meunier

Benoît Plouffe

André Parent

Diane Lelièvre

Programme Best

Ottawa (Ontario)

Réponse : Le Canal Rideau